

Jocelyne Saucier, Pascale Quiviger, François Désalliers

André Brochu

Numéro 143, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64690ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2011). Compte rendu de [Jocelyne Saucier, Pascale Quiviger, François Désalliers]. *Lettres québécoises*, (143), 18–19.



Jocelyne Saucier, *Il pleuvait des oiseaux*, Montréal, XYZ, coll. « Romanichels », 2011, 184 p., 21 \$.

De la mort à l'amour

Il y a des romans, fort rares il est vrai, qui s'imposent par un ton de totale vérité. L'inspiration est abondante, innovatrice, et s'exprime sans baroquisme ni esbroufe. Tel est ici le cas.

Paradoxalement, le livre plein d'humanité de Jocelyne Saucier met en scène des personnages qui ont rompu avec la société et qui vivent en pleins bois. Ils sont, pour plusieurs d'entre eux, très âgés — presque centenaires — et la mort est leur compagnie quotidienne. En fait, la mort est le personnage principal de cette fable à la fois réaliste et fantastique dont les éléments les plus étonnants, telle cette pluie d'oiseaux que le titre évoque, sont rigoureusement inscrits dans l'ordre naturel des choses.

Les ermites et la mort

La mort est première. Elle unit trois ermites, Ted, Tom et Charlie, qui ont tiré leur révérence et se sont installés dans des cabanes en forêt, loin du monde. Ils possèdent chacun une boîte de strychnine dont ils comptent bien faire usage, le moment venu, c'est-à-dire quand la vie ne sera plus supportable. Le plus mystérieux est Ted, qui a survécu aux Grands Feux du nord de l'Ontario au début du XX^e siècle et qui, une fois converti à la totale solitude, est devenu par ses propres moyens un peintre remarquable. Son œuvre est toute consacrée à la reconstitution de l'horreur qu'il a vécue ainsi que de la passion vouée à deux jumelles d'une grande beauté. L'enfer qu'il a traversé débouche donc sur l'amour. De même, la mort qui assiste les ermites, Tom et Charlie, se dépasse vers quelque chose de positif. Tel est le cas, du moins, pour ce dernier qui s'éprend d'une admirable vieille femme, Marie-Desneige, réchappée de soixante-six ans d'asile et désireuse de connaître enfin la vie. Une autre présence féminine, « la photographe », dans la quarantaine celle-là, va compléter la « petite communauté du lac » avec deux jeunes partisans de l'illégalité qui s'adonnent à la culture intensive de la marijuana. La photographe recherche les improbables survivants des Grands Feux en vue d'une exposition et organise, après la découverte de l'œuvre de Ted Boychuck récemment décédé, un événement destiné à la faire connaître.

La nature revivifiée

On constate donc que la vieillesse, l'isolement, la vie âpre et sauvage, même les catastrophes naturelles comme les incendies de forêt qui ont dévasté d'immenses territoires, sont dépouillés d'entrée de jeu du pathétique facile qui les accompagne dans la sphère médiatique, et sont le point de départ d'une rédemption par l'art — peinture, photographie — ou encore, et surtout, par l'amour qui s'édifie à partir d'eux comme une victoire. Les feux ont beau avoir dévoré l'oxygène de l'air jusqu'à des hauteurs prodigieuses, la pluie d'oiseaux qui en résulte, si macabre soit-elle, est comme le signe d'une fécondation et d'un retour de la nature à elle-même.



JOCELYNE SAUCIER



Ce qu'on retient surtout de ce livre qui plonge ses racines dans l'imaginaire des « forestiers » familier à nos ancêtres, c'est la véracité des évocations et la grande humanité de ceux qui ont vécu au plus près des choses simples.



Pascale Quiviger, *Pages à brûler*, Montréal, Boréal, 2010, 264 p., 25,95 \$.

Roman à (ne pas) brûler

De quelles pages le titre parle-t-il? De celles que Clara, le personnage principal, demande à un jeune ami de brûler? Mais on ne peut s'empêcher de penser au livre qu'on a sous les yeux...

Une jeune femme est retrouvée morte et affreusement mutilée. On croit qu'il s'agit de Clara Chablis, récemment disparue. L'examen de la dépouille révèle qu'on est en présence de ce que les biologistes appellent une chimère, c'est-à-dire un organisme d'une grande rareté, possédant deux génotypes. L'un de ces génotypes est identique à celui de l'ami de Clara en qui l'on voyait le meurtrier. Clara serait-elle la jumelle de Daniel Kieffer?

Un faux thriller

À vrai dire, peu importe, et puis Daniel affirme avec autorité que la femme décédée n'est pas Clara: elle n'en porte pas les tatouages. Le filon policier, très présent au début du livre, est assez vite disqualifié. C'est la veine humaniste qui l'emporte, grâce aux personnages ou narrateurs qui se succèdent. D'abord l'inspecteur Bernard Lincoln, quinquagénaire, qui enquête sur le meurtrier. Il est pourvu d'une forte intériorité, et même d'une vie de famille. On est loin du thriller banal.



PASCALE QUIVIGER

Certes, il y a une morte, et c'est un jeune déséquilibré, ami douteux de Clara (c'est à lui qu'elle a demandé de brûler des pages), qui l'a agressée, croyant avoir affaire à elle, Clara. Mais non. Une chose sur laquelle le roman ne s'explique guère, c'est l'éclipse de la jeune fille au moment du meurtre. Pour le reste, les renseignements abondent.

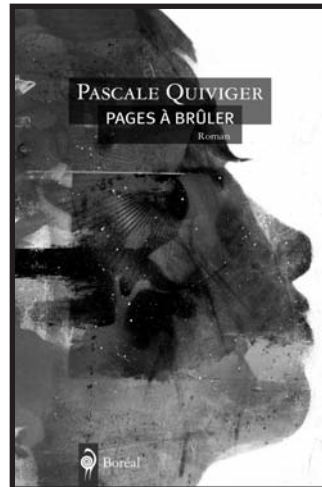
Racontée sans suivi chronologique, l'histoire de Clara «commence» avec celle de Constance Fullum, sa grand-mère, née en 1917; se poursuit avec celle de sa mère, Cassandre Chablis, qui mène une vie déréglée et aboutit en prison. Il y a aussi son amie, Rose Jordan, à qui elle confie un cahier rouge (pour le brûler?). Enfin, elle rencontre Daniel Kieffer, le fils d'un célèbre auteur de romans policiers qui, maintenant octogénaire, s'éprend d'elle. Cet écrivain est l'idole de l'inspecteur Bernard Lincoln. Etc...

Du grand style

Autant de mini-romans greffés sur le roman principal. Les amorces d'intrigues prolifèrent, mais n'aboutissent guère — c'est voulu. La désinvolture de l'auteure va jusqu'à faire d'un chien et d'un chat les narrateurs de courts chapitres. Et puis, toute la fin du livre est écrite en vers libres (ou plutôt en prose tronçonnée), comme la très célèbre *Énigme du retour* de Dany Laferrière. La littérature triomphe ainsi du récit-récit, renvoyé — le thriller en tête — au débarras du roman populaire.

Eh bien, malgré les réserves qu'on peut avoir, c'est excellent. D'une part, les personnages ont une densité de vie remarquable, ils sont fort bien individualisés, le lecteur communique avec leurs interrogations, leurs élans qui débouchent souvent sur un altruisme de qualité, une véritable *humanité*. D'autre part, il y a le style, cette façon inimitable de dire les choses: «J'aimais: je n'étais que ce verbe inspiré par un objet, mais renonçant à le rejoindre.»

Comme ce verbe, le lecteur doit renoncer aux conclusions et se contenter de la vivante énigme.



☆☆

François Désalliers, *Le jour où le mort est disparu*,
Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2011, 308 p., 24,95 \$.

Un mort au dépotoir

François Désalliers a publié quelques bons livres, dont *Un monde de papier* qui valait le détour. Le présent roman, malgré certaines qualités, laisse passablement perplexe.

L'histoire s'ouvre sur une fin d'histoire ou, si l'on préfère, un point final, c'est-à-dire la mort. Jacques Laverdure, cinquante ans, vendeur dans un magasin et écrivain assez prolifique, meurt dans son sommeil. Au matin, des livreurs apportent un nouveau matelas et s'en vont avec le cadavre, sur une indication malencontreuse donnée par Nicole, la femme de Jacques.

L'énigme résolue d'emblée

Celle-ci, occupée ailleurs, ne s'est pas rendu compte du décès et a simplement demandé qu'on reparte avec «tout ce qui traîne». C'est ainsi que le corps, après quelques simplettes péripéties, se retrouve au dépotoir. Il y a de quoi se poser des questions! Que des livreurs de matelas acceptent d'accommoder une cliente en transportant un mort, voilà qui n'est guère vraisemblable. Que tout un roman s'édifie ensuite sur la recherche du disparu par sa femme et par son entourage alors que le lecteur est d'emblée averti de la solution de l'énigme, voilà qui risque de générer d'insupportables longueurs.

En effet, le lecteur ne peut pas s'associer à une quête qui n'est pas la sienne. Il assiste aux interrogations, aux efforts de compréhension qui assaillent Nicole et les enquêteurs de la police, mais il ne peut y participer comme si l'énigme de cette mort n'était dévoilée qu'après coup.

Réalité et fiction

Bien entendu, on alléguera que ce roman ne doit pas être jugé d'après les plats critères du réalisme. «Mais est-ce que [Jacques] est un écrivain ou un vendeur? Même ça, ce n'est pas clair. Il n'y a rien de clair dans cette histoire», se dit l'enquêteur, dont la réflexion peut ainsi justifier toutes les invraisemblances narratives. On lit plus loin, au sujet des écrits du mort: «Avec Jacques, la ligne de démarcation entre la réalité et la fiction n'était jamais très précise.» Il est aussi question des «histoires hallucinantes qu'il avait pris l'habitude de raconter». On ne s'étonnera donc pas qu'un goéland argenté, répondant au nom d'Amédée (!), chipe l'alliance de Jacques au dépotoir et la transporte jusqu'à Sainte-Annes-des-Monts où Nicole, de son côté, se rend à la rencontre de son mari, sachant bien qu'elle ne l'y trouvera pas... Voilà de belles imaginations littéraires, mais qui reposent malheureusement sur l'arbitraire.

Quant à l'écriture, elle ne manque pas d'énergie et compense en partie les lacunes du dispositif narratif. Certains détails irritent toutefois, comme la majuscule invariable du mot «Soleil». À croire que le soleil tel que nous le connaissons depuis l'aube des temps a laissé la place à l'astre consigné dans les registres de Kepler. Et puis — mais l'auteur n'est pas seul en cause — on relève de nombreuses coquilles («Quelle chose de dorée»)...

Souhaitons que les prochains livres de l'auteur, qui a le grand mérite de ne pas trop se prendre au sérieux, retrouvent la qualité et la rigueur qu'il peut leur donner. 